

Denis Pieret : « **Efficacité et efficience selon François Jullien** »

Dans un dossier consacré à la notion d'efficacité, il semblait aller de soi de laisser un place au *Traité de l'efficacité* de François Jullien¹, d'abord parce que plusieurs des textes présentés ici convoqueront ses travaux mais aussi parce que F. Jullien a problématisé une notion restée relativement impensée, ou plutôt trop facilement pensée. L'efficacité semble en effet pouvoir être définie nettement, sans écart et sans question : c'est l'adéquation des moyens choisis et appliqués en vue d'atteindre une fin.

Et déjà ici, une première contrainte semble s'imposer à nous, pour simplement formuler cette définition sommaire et commune : il faut ajouter un *sujet* qui soit l'acteur de l'efficacité ; l'efficacité est une vertu, un art de choisir et d'agir, d'appliquer les moyens adéquats en vue de la fin visée.

Quelques phrases d'introduction seulement sont écrites et, déjà, se trouvent précipités les grands traits de la pensée occidentale : sujet, action, moyen-fin, visée, volonté, théorie-pratique. Grâce à son détour par la Chine, F. Jullien nous introduit dans l'écart qu'il creuse entre la pensée chinoise et la pensée occidentale pour faire voir les impensés qui les traversent. *Impensés* : non pas parce que l'on aurait oublié ou se serait interdit de les penser, mais parce qu'ils sont pris dans les *plis* de notre langue et de notre pensée. Son travail ne consiste donc pas à répondre à des questions posées initialement mais à « entrevoir [...] l'éventualité de questions qu'on ne se posait pas auparavant – qu'on ne songeait pas à se poser². »

Chine et Europe se sont développées indépendamment l'une de l'autre, restées indifférentes l'une à l'autre au moins jusqu'au 16e siècle, indique F. Jullien quand il explique ce qui l'a conduit en Chine. L'intérêt pour la Chine est d'abord un intérêt pour la Grèce, Jullien cherchant un point d'extériorité depuis lequel revenir en Grèce : extériorité de la langue et de son mode d'écriture et extériorité de l'Histoire. Les premiers contacts effectifs n'ont commencé qu'au 16e siècle et une communication

¹ *Traité de l'efficacité*, Grasset, 1996, Le livre de poche, 2002.

² F. Jullien, *Penser d'un dehors (la Chine) : entretiens d'extrême-occident*, entretiens avec Thierry Marchaisse, Seuil, 2000, p. 81.

véritable au 19e. C'est donc avant tout partir d'un *ailleurs*, et non pas d'un *autre*³.

Dans leurs évolutions respectives, les pensées occidentale et chinoise ont pris des options différentes, notamment en fonction de ce qui, au sein des structures mêmes de leurs langues⁴, les prédisposait. Ainsi donc se prennent des plis. Ce sur quoi nous « faisons fond » pour jouer nos jeux de langage⁵ nous rappelle en permanence les « évidences » qui assoient nos réflexions. « Une image nous tenait captifs. Et nous ne pouvions lui échapper, car elle se trouvait dans notre langage qui semblait nous la répéter inexorablement⁶. » Cet arrière-plan, fond(s) depuis lequel se posent les questions, constitue l'épaisseur et la résistance de la langue que F. Jullien entend « inquiéter »⁷ par une stratégie oblique, sous l'angle du « dehors chinois »⁸, « pour détacher la pensée de ce qu'elle prend pour de l'"évidence"⁹ ». Les deux pôles de pensée qu'il dessine en vis-à-vis apparaissent, au fur et à mesure des allers et retours, comme prises dans des choix implicites. En élaborant ces deux figures d'altérité de manière à ce qu'elles puissent commencer à se dévisager, F. Jullien cherche « à mieux faire paraître les types de cohérence qui sont à l'œuvre au sein de représentations différentes¹⁰ » et montre à côté de quoi chacune de ces traditions de pensée sont passées.

La nature comme fonds d'évidence

« [S]'étonner : il n'y a pas d'autre point de départ de la philosophie que celui-là¹¹ ». Au contraire de la tradition occidentale qui pense une nature nous présentant des énigmes à résoudre, nous appelant à la déchiffrer, à la dévoiler, à la révéler, la pensée chinoise la pense comme un *fonds d'évidence*¹². La pensée occidentale,

³ Cf. « Chemin faisant » in *La philosophie inquiétée par la pensée chinoise*, Seuil, Coll. « Opus », 2009, p. 1321, « La Chine est "ailleurs", je ne sais pas encore, à ce stade, si elle est "autre". »

⁴ « Qu'il suffise de noter, pour faire *entrer dans la langue*, que pour dire « chose » (*res, Sache*) le chinois, aujourd'hui encore, dit « est-ouest » (*dong-xi*) : non pas une substance mais une polarité. » F. Jullien, « Chemin faisant » (2007), in *La philosophie inquiétée par la pensée chinoise, op. cit.*, p. 1334.

⁵ Cf. L. Wittgenstein, *De la certitude*, trad. J. Fauve, Gallimard, 1976, § 509.

⁶ L. Wittgenstein, *Recherches philosophiques*, trad. F. Dastur et al., Gallimard, 2004, § 115.

⁷ Cf. la préface au deuxième des volumes qui rassemblent les publications de F. Jullien, *La philosophie inquiétée par la pensée chinoise, op. cit.*

⁸ Cf. *ibid.*, p. v.

⁹ F. Jullien, *Les transformations silencieuses*, Grasset, 2009, p. 38.

¹⁰ « Comment lire (autrement) Wang Fuzhi ? », in *Études chinoises*, vol. IX, n° 2 (automne 1990), p. 148.

¹¹ *Théétète*, 155d, trad. M. Narcy, GF Flammarion, 1995 (trad. modifiée).

¹² Cf. « Procès ou création » in *La pensée chinoise dans le miroir de la philosophie*, Seuil, Coll. « Opus », 2007, p. 541.

devenue mondialisée, pense selon le pli de l'Être et de l'entité-identité. Nous pensons une nature faite de choses dotées de qualités nous permettant de les classer. Des événements y surgissent et nous étonnent ; il s'agit alors de retrouver leur place dans une chaîne causale. La Chine, dans son développement indépendant de l'Europe, pense selon un autre pli : « celui de la "capacité" investie et se déployant sans cesse dans le grand procès du monde¹³. » La nature y est pensée, non pas en termes de corps en mouvement, mais en termes de facteurs opposés et complémentaires ; non pas en termes de *causalité* mais de *polarité* qui engendre la transformation. La transformation se fait par infiltration, « elle s'intègre en se désintégrant, se laisse assimiler en même temps qu'elle défait à mesure cela même qui l'assimile¹⁴ ». La transformation est « silencieuse ». Par conséquent, « jamais rien n'arrive qui soit véritablement étrange et puisse nous surprendre par son caractère d'événement¹⁵ ». L'Événement, ce surgissement saillant, radicalement autre et absolument neuf vis-à-vis de la situation qui le voit jaillir, est un autre pli de notre pensée que F. Jullien met en évidence. Pli étranger à la conception chinoise d'une nature comme procès, dont le cours continu engendre les affleurements visibles.

Le penseur chinois n'a donc rien à construire ni à révéler, il s'efforce de rester au plus près du cours de la nature et d'en élucider l'évidence¹⁶. La nature comme Procès « dévoile d'elle-même sa propre cohérence et atteste de la parfaite légitimité de son sens¹⁷ ». Ni leçons, ni messages, ni révélations ne sont nécessaires. Chaque fragment du réel (et de la même manière, chaque moment de la conduite du Sage) manifeste la cohérence interne d'où il procède.

Efficacité et efficience : le marin et l'agriculteur

Jullien construit un face-à-face entre la « méthode » européenne et la « voie » chinoise. Deux modes d'efficacité différents sont pensés dans chacun de ces mondes, linguistiquement et historiquement indifférents l'un à l'autre jusqu'au 19e siècle. Le monde européen modélise. Il s'agit de concevoir une fin – un *telos* – et de délibérer correctement afin d'identifier les moyens adéquats à l'atteinte du but visé. L'efficacité réside dans la réussite de l'application du modèle *choisi* au réel, de telle manière que

¹³ *Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources*, Seuil, 2006 p. 39.

¹⁴ *Les transformations silencieuses, op. cit.*, p. 84.

¹⁵ F. Jullien, « Procès ou création » (1989) in *La pensée chinoise dans le miroir de la philosophie, op. cit.*, p. 600.

¹⁶ *Cf. ibid.*

¹⁷ *Ibid.*, p. 542

celui-ci s'y conforme. C'est un réel saisi depuis l'extérieur qui est ainsi conçu. L'action doit opérer sur lui comme un geste ponctuel, décisif et hétérogène à son objet. Le projet doit être élaboré comme une suite coordonnée d'actions à exécuter, conformément à un plan établi, avec « méthode ». L'efficacité dépend des outils, de l'adéquation des moyens en vue de la fin et de la volonté de celui qui agit afin d'atteindre l'effet souhaité et d'ainsi modifier le réel.

La figure incarnant l'efficacité nous est familière : le démiurge (l'architecte) qui crée un nouvel état de choses. Mais la nature résiste à nos efforts ; des imprévus surviennent qui perturbent nos plans. « Le stratège [occidental] s'engage dans la bataille comme le pilote s'embarque sur la haute mer [...].¹⁸ » S'il vainc, on louera son coup de génie ou on saluera sa chance. Le héros, figure complémentaire de celle du démiurge, doit être béni des dieux. Sur papier, la situation est simple : un objectif (*telos*) et un plan d'action (*methodos*). Puis vient l'application et s'y greffent les circonstances, et la volonté et l'héroïsme qu'il faut leur opposer. L'efficacité (européenne) est celle du marin.

François Jullien dégage, en Chine, une autre pensée de l'efficacité – qu'il nomme « efficence » – qui n'a pas à projeter un plan sur le réel ni à déterminer l'adéquation des moyens aux fins. Si l'efficacité européenne résulte d'une *application* d'un modèle en vue d'une fin, l'efficence chinoise résulte d'une *exploitation*¹⁹ du potentiel de la situation. Le potentiel de situation est à entendre au plus près de ce qu'en physique on appelle l'*énergie potentielle*²⁰. Il s'agit, pour le stratège chinois, de manipuler les conditions de manière à ce que les effets, impliqués par la situation, viennent d'eux-mêmes : « aider ce qui vient tout seul²¹ ». Le grand général n'est pas un héros qui, par son génie et sa chance, sort victorieux d'une bataille difficile et dangereuse. Au contraire, il ne s'engage dans la bataille qu'au moment où la situation est à son potentiel le plus élevé, lorsque l'eau accumulée en altitude va d'elle-même dévaler la pente et tout emporter sous son passage : « le grand général gagne des victoires faciles²² ». Ainsi, par exemple, le courage et la lâcheté ne sont pas des caractéristiques que l'on possède en propre mais sont produites par la situation. En

¹⁸ *Traité de l'efficacité, op. cit.*, p. 58.

¹⁹ *Ibid.*, p. 50.

²⁰ Cf. *ibid.*, p. 34 où F. Jullien cite un traité de stratégie : « Celui qui s'appuie sur le potentiel contenu dans la situation utilise ses hommes au combat comme on fait rouler des bûches ou des pierres. Il est dans la nature des bûches et des pierres de rester immobiles sur un sol plan et d'entrer en mouvement sur un sol en pente ; si elles sont carrées, elles s'arrêtent ; si elles sont rondes, elles roulent : le potentiel des troupes qu'on sait employer au combat est comparable à celui des pierres rondes qui dévalent d'une haute montagne en roulant. »

²¹ F. Jullien, *Conférence sur l'efficacité*, P.U.F., 2005, p. 47.

²² *Ibid.*, p. 43.

fonction du potentiel de la situation, « les lâches sont braves » ou « les braves sont lâches²³ ». L'effet découle de manière indirecte des conditions aménagées, et non pas directement sous l'effet d'une action qui tirerait sa force de la volonté des sujets. Le sage ou le stratège opèrent en amont, lorsque rien n'est encore cristallisé, et indirectement, sans effort sur le cours des choses et, par conséquent, sans résistance. En face d'une efficacité pensée en termes de moyens et de fin, F. Jullien dessine une efficience dont le ressort est le rapport des conditions aux conséquences.

« Le malentendu grec à cet égard est d'avoir tenu confondus ce qui est de l'ordre du but et ce qui est de l'ordre du résultat ; ou plutôt, plus insidieusement, d'avoir couché la logique de la conséquence sous celle – hypertrophiée – de la finalité : celle des processus sous le modèle de l'action et de la visée.²⁴ »

L'efficience (chinoise) est discrète, continue et processive. La transformation se joue en amont de l'effet, au stade de l'invisible, lorsqu'aucune singularité n'est actualisée. Le stratège ou le sage font discrètement et indirectement croître le potentiel de la situation, en s'appuyant sur des facteurs favorables, en les favorisant. Il s'agit de faire en sorte que l'eau s'accumule en altitude, petit à petit, insensiblement, jusqu'à ce que, naturellement, d'elle-même, le potentiel soit tel qu'elle emporte tout sur son passage en s'engouffrant dans le relief qui lui a permis de s'accumuler, alors que dans le même temps, elle le modifie. Une autre image récurrente est celle du travail de la terre. La plante pousse d'elle-même ; il ne faut que – mais tout qui tente d'entretenir un potager sait que c'est déjà beaucoup – ameublir la terre, sarcler, biner autour de la pousse : « favoriser ce qui lui est favorable », aider son développement spontané. F. Jullien raconte l'histoire, tirée du *Mencius*²⁵, d'un agriculteur qui, revenant chez lui, épuisé par sa longue journée de travail, explique à sa famille qu'il a passé la journée à tirer sur chacune des pousses de son champ, une par une, pour accélérer leur croissance. Le lendemain, il découvre un champ désert et ses plantations mortes. Cette histoire illustre l'inefficacité de l'action directe qui cherche à atteindre un but par le chemin le plus court : visée, volonté, effort. L'erreur inverse est de ne rien faire du tout, de négliger le champ. Il convient d'accompagner le procès de croissance spontanée de la plante, par un conditionnement continu, discret et indirect. L'efficience est celle de l'agriculteur.

²³ Li Quan, in *Traité de l'efficacité*, op. cit., p. 34.

²⁴ *Les transformations silencieuses*, op. cit., p. 73.

²⁵ Cf. *Conférence sur l'efficacité*, op. cit., pp. 44-46 et *Traité de l'efficacité*, op. cit., p. 116

Le moment décisif et la critique

Le potentiel qui est à exploiter est tout autre chose que les circonstances : ce n'est pas « ce qui se tient autour » (*circumstare*) ni ce qui, apparaissant à l'improviste, est toujours susceptible d'enrayer l'application du plan, mais ce qui, à même le processus, est appelé à se développer et sur lequel s'appuie le stratège, « ce qui, précisément grâce à sa variabilité, peut être progressivement infléchi par la propension émanant de la situation et faire advenir le profit escompté.²⁶ » Pour le héros occidental, courageux, béni des dieux ou génial, les circonstances se présentent et, si elles sont favorables, doivent être saisies au moment opportun. Le *kairos*,

« l'occasion opérerait la jonction d'où provient l'efficacité : elle est le moment favorable qui est offert par le hasard et que l'art permet d'exploiter ; grâce à elle, notre action est en mesure de s'insérer dans le cours des choses, elle n'y fait plus effraction mais réussit à s'y greffer, profitant de sa causalité et s'en trouvant secondée.²⁷ »

La notion de *kairos* est donc étroitement liée au schéma grec du modèle à appliquer au réel. L'occasion est ce qui permet de greffer le modèle sur le réel, dans un moment offert par la chance, à l'improviste. La Chine pense aussi le moment opportun. Mais F. Jullien montre que cette notion est structurée d'une tout autre façon que notre *kairos*. Le moment « adapté », « à ne pas manquer²⁸ » n'est pas le fruit du hasard, à saisir sur un coup de génie, il se situe – très objectivement – à l'apogée du potentiel de situation que l'on aura laissé croître. À la limite, ce n'est même plus un moment à *saisir* ; c'est le moment où culmine le potentiel à un point tel que l'on est *poussé* à intervenir²⁹.

« Dans l'optique de la transformation, l'occasion n'est plus que l'aboutissement d'un déroulement, et la durée l'a préparée ; d'où, loin de survenir à l'improviste, elle est le fruit d'une évolution qu'il faut prendre à son départ, dès qu'elle apparaît.³⁰ »

Le moment crucial, finalement, est le moment initial, celui où se dessine l'orientation du potentiel, où le relief commence à former le creux dans lequel vont s'accumuler les eaux. C'est à ce moment – celui de l'infime – que tout se joue et où

²⁶ *Ibid.*, p. 38.

²⁷ *Ibid.*, p. 83

²⁸ *Cf. ibid.*, p. 86.

²⁹ *Cf. ibid.*, p. 87.

³⁰ *Ibid.*

s'amorce ce qui, plus tard, découlera comme conséquences.

« Autant, au stade terminal, l'occasion est devenue flagrante, autant, à son stade initial, elle n'est encore que très difficilement perceptible ; mais c'est cette première démarcation qui pourtant est décisive, puisque c'est d'elle que débute la capacité d'effet et que l'occasion finale n'en est, somme toute, que la conséquence.³¹ »

La situation dont il s'agit de tirer profit est un ensemble de facteurs dont certains sont « porteurs » ; il s'agit de s'appuyer sur eux comme le surfeur s'appuie sur la vague. Manipuler et exploiter le potentiel de la situation suppose une tout autre conception de l'action que celle qui consiste à saisir au moment opportun les circonstances qui se présentent par surprise et au hasard. On voit ici combien la figure du héros en lutte avec ou contre les *circonstances* renvoie à la figure occidentale du sujet insulaire entouré de *ce qui se tient autour* de lui. À nouveau, le détour par la Chine permet de questionner, depuis une pensée qui pense tout autrement l'action, ce sujet qui conçoit et qui veut, qui modélise et puis s'investit. Cela nous offre aussi un regard de biais sur le sujet du langage et la centralité du *logos* dans la philosophie. Pour la pensée chinoise, c'est le procès qui est opérant. Il se déploie. Ses effets émanent du cours continu et diffus des choses, depuis le stade de l'invisible pour en définitive s'actualiser. Or ce stade de l'invisible du procès ne peut être saisi par le langage car toute saisie par les mots est une interruption du cours des choses.

« Une incapacité inhérente au langage se fait précisément jour : puisque les mots, eux, appartiennent tout entiers au stade de l'actualisation définitive et particulière. [...] Tout ce qui exerce son influence en tant que "cours" [...] échappe nécessairement au langage par le fait même qu'il s'agit de quelque chose *en cours*, toujours diffus, sans localisation précisément assignable et donc jamais isolément identifiable. La logique du langage est d'appréhender ce qui s'immobilise (et qui par là se voit), non ce qui est flux-influx (et par là même ne s'est pas encore actualisé dans du visible).³² »

Ce que nous entendons par « critique » doit aussi être repensé depuis la Chine, selon deux aspects. Le moment décisif, en économie comme en médecine, celui où l'issue se joue, est le moment *critique*. La crise se caractérise par une intensité et une visibilité maximale. C'est véritablement, pour nous, le moment du jugement : la réussite ou l'échec, la vie ou la mort. Mais dans la perspective chinoise, ce moment spectaculaire n'est que l'aboutissement d'un processus qui s'est lentement et

³¹ *Ibid.*, p. 88.

³² F. Jullien, « Procès ou création » (1989), in *La pensée chinoise dans le miroir de la philosophie*, op. cit., pp. 546-547.

silencieusement dessiné. Finalement, à ce stade où la situation est à son potentiel le plus haut, on n'a plus qu'à se laisser porter : les troupes entreront dans une bataille déjà gagnée. Le moment véritablement discriminant se trouve bien loin en amont, lorsque se profile et s'amorce l'orientation dans laquelle la situation va s'engager. C'est un moment discret, mais « sait-on le détecter, on peut alors prévoir l'évolution et la gérer ; et la "crise" peut être désamorcée³³. »

Un déplacement similaire peut-être opéré sur la notion de critique en tant qu'exercice central en philosophie. Philosopher, c'est critiquer, c'est-à-dire séparer, trier, distinguer (ce qui est vrai de ce qui ne l'est pas³⁴), et par suite, choisir, décider, juger. C'est s'arracher aux apparences sensibles ou à la *doxa*. C'est donc aussi se séparer, s'extraire du *cours* pour en distinguer les *choses*. La pensée chinoise invite au contraire à rester au plus près du cours de la nature, comme processus, en lui adhérant d'une manière telle qu'à la limite, il n'y ait plus même à parler. (« Je voudrais ne point parler³⁵ », dit Confucius.) Le sage chinois accompagne le cours du monde. Face à un procès qui œuvre au stade de l'invisible, sa parole doit en épouser les jaillissements, mais sans les réifier, sans disjoindre le visible et l'invisible, sans se placer « à la remorque de l'objet³⁶ ». Car les opposés, ayant la même origine, doivent toujours être tenus ensemble. La parole doit ainsi « faire apparaître leur interdépendance, l'un n'advenant que par l'autre, et [...] les tenir corrélés³⁷. » Alors que le *logos* doit avancer, progresser, *marcher* pas à pas à partir d'un fondement en deçà duquel il ne pourra être qu'illogique³⁸, la parole du sage chinois varie, *danse*³⁹ et module au gré des transformations⁴⁰.

³³ *Traité de l'efficacité, op. cit.*, p. 90.

³⁴ *Cf. Théétète*, 150b.

³⁵ Lunyu, XVII, §19, in « Procès ou création », in *La pensée chinoise dans le miroir de la philosophie, op. cit.*, p. 543.

³⁶ *Si parler va sans dire. Du logos et d'autres ressources, op. cit.*, p. 43.

³⁷ *Ibid.*, p. 44.

³⁸ *Cf. ibid.*, p. 47.

³⁹ *Cf. ibid.*, p. 154.

⁴⁰ Il est remarquable à cet égard que la raison du philosophe et la sagesse du sage soient arrimées aux formes respectives des langues qui les soutiennent. Pour le dire très vite, le philosophe pense dans une langue à l'architecture nette, qui s'articule au schéma sujet-verbe-prédicat. Le sage chinois pense dans une langue réticulaire, sans morphologie et qui ne conjugue pas, où les sens se tissent au fur et à mesure des renvois allusifs. Le « mot vide » *er* est exemplaire : il indique la concession autant que la conséquence, tout à la fois « mais » et « de sorte que ». Un aphorisme du *Laozi* enjoint de « ne rien faire et que rien ne soit pas fait ». Le mot reliant les deux propositions est *er*. Ainsi la formule veut dire aussi bien « ne rien faire au point que rien ne soit pas fait ». (*Cf. Les transformations silencieuses, op. cit.*, p. 33)

Conclusion

L'option chinoise consistant à s'attacher à suivre le cours de choses, à ne pas forcer le réel à partir d'un modèle idéal, à ne pas interrompre le flux du procès par une analyse rationnelle et le langage qui l'accompagne, a un prix. Pour le sage chinois, résister est vain puisque c'est s'attaquer à des actualisations particulières et visibles du procès. Au contraire, le travail du philosophe vise à *s'arracher* aux illusions du monde sensible et aux évidences doxiques. C'est donc aussi un travail de résistance. Notre rapport au politique est tissé des préconceptions que F. Jullien met à distance depuis la Chine : sujet concevant, voulant et agissant, *logos*, modèle, action volontaire, etc. Le modèle – le programme – est précisément ce qui permet la délibération démocratique sur une place publique qui institue et rassemble des individus égaux. L'avènement de la démocratie serait celui d'un pouvoir manifeste et visible ; le pouvoir se déplace du palais à l'*agora*, où il se joue publiquement selon les règles d'une parole libre, égalitaire et conflictuelle. L'*agora* consacrerait un espace public de visibilité du pouvoir. On voit, en arrière-plan, ce qu'une telle conception de l'action politique doit à cet ensemble de plis de la pensée occidentale mis au jour par F. Jullien à partir de la notion d'efficacité : idéal, plan appliqué à la réalité, moyens-fin, volonté et centralité du langage.

À l'inverse, on peut trouver dans des formes de gouvernementalité contemporaines des traits communs à ce que Jullien décrit comme étant la forme d'efficacité chinoise. Les récents travaux de Thomas Berns⁴¹ en donnent une illustration exemplaire. Le « gouvernement statistique », dont il établit la généalogie depuis le censeur romain pour la prolonger dans la très contemporaine « gouvernementalité algorithmique⁴² », est un « gouvernement qui se retient de gouverner⁴³ », pour lequel il ne s'agit pas de « gouverner le réel, ou le concret avec l'idée que le concret et son gouvernement seraient des objets de décision⁴⁴ », mais de gouverner à partir du réel sans hypothèse autre que celle qu'il existe des corrélations dans un réel scanné par un ensemble de petits dispositifs techniques et objectifs, « aussi invisibles que possible quant au fait qu'ils seraient eux-mêmes porteurs de sens⁴⁵. » Ces dispositifs s'inscrivent dans une rationalité autre que celle de la loi, à

⁴¹ Thomas Berns, *Gouverner sans gouverner. Une archéologie politique de la statistique*, P.U.F., collection « Travaux Pratiques », Paris, 2009.

⁴² Cf. Thomas Berns et Antoinette Rouvroy, « Le nouveau pouvoir statistique » in *Multitudes*, n° 40, hiver 2010.

⁴³ Thomas Berns, *Gouverner sans gouverner, op. cit.*, p. 7.

⁴⁴ *Id.*

⁴⁵ *Ibid.*, p. 6.

l'écart de ce que l'on nomme « action politique », à l'écart du conflit, de la délibération et de la décision. Leur efficacité propre résiderait précisément dans leur caractère discret, dans le fait qu'ils ne nécessitent aucune extériorité, qu'ils « agissent » en ne se détachant jamais du réel à partir duquel il s'agit de gouverner. Le stratège chinois gouverne à partir du réel, en l'épousant, en accompagnant ce qui vient tout seul, en repérant les affleurements, sans hypothèse sur celui-ci. Dans ces conditions, toute politique – qui suppose le conflit, le rapport de forces et la résistance – n'est-elle pas rendue impossible ?

Denis Pieret est chercheur à l'Unité de recherches en philosophie politique et philosophie critique des normes à l'Université de Liège.